

## MUSIQUE

OPÉRA POPULAIRE DU CHATEAU-D'EAU. —  
*Kérim*, opéra en trois actes de MM. Paul  
Milliet et Henri Lavedan, musique de M.  
Alfred Bruneau.

Le soir même où brûlait l'Opéra-Co-  
mique, l'Opéra populaire du Château-  
d'Eau donnait un petit ouvrage de M.  
Jules Bordier, l'un des promoteurs des  
célèbres concerts symphoniques d'An-  
gers. N'ayant pu toucher un seul mot de  
cette partition, écrite sur un poème un  
peu naïf et traitée dans les formes tradi-  
tionnelles, je tiens à dire qu'elle accuse,  
en beaucoup d'ingénieux détails, une  
bonne main de musicien. Mais voici que  
l'on nous convie à l'audition d'une œu-  
vre plus importante, et la toile se lève  
sur le *Kérim* de M. Alfred Bruneau.

*Kérim* est le sultan de quelque Bag-  
dad idéal. D'où vient la tristesse qui  
l'accable au milieu des splendeurs de sa  
vie? Il ne veut plus de fleurs, il re-  
pousse ses armées les plus belles, sa  
panthère favorite est elle-même délaissée.  
C'est qu'une jeune fille entrevue au  
passage, auprès d'une fontaine, a rempli  
le cœur vide du jeune souverain, et il ne  
sait où elle se cache. On lui apporte son  
narghilé tandis qu'un de ses serviteurs  
lui lit, d'une voix lente, des versets du  
Koran. Mais, soudain, le fils des kalifes  
s'est endormi et, dans la fumée blonde  
de narghilé, il a cru voir celle qu'il aime.  
Que lui faut-il pour qu'elle réponde à  
son amour? Oh! presque rien : un col-  
lier de perles blanches, faites de lar-  
mes sincères.

Le Sultan se met en chemin. Où trou-  
ver des larmes sincères? Partout les  
bouches sont trompeuses et les yeux  
menteurs, et les pleurs qu'on croit vrais  
s'évaporent, versés à peine. Cependant,  
en sa course, le prince rencontre un cor-  
tège nuptial. Pourquoi la fiancée est-elle  
si triste? Hélas! on la veut marier con-  
tre son gré. *Kérim*, à ce moment, recon-  
naît en elle la beauté qui l'a tant charmé.  
Usant de son pouvoir de roi, il rompt le  
mariage. Mais la jeune fille s'effraie de  
sa puissance. Si elle n'était pour lui  
qu'un jouet!...

Et *Kérim* pleure! Et ses larmes sin-  
cères deviennent le talisman qui fait  
triompher l'amour. Le sultan s'est jeté  
aux pieds de la vierge charmante, et la  
vierge charmante lui a ouvert ses bras.  
C'est là, brièvement, le sujet de ces trois  
actes mis en musique par M. Alfred  
Bruneau. L'action y est simple jusqu'à  
la puérilité; mais, si j'ai à choisir entre  
cette simplicité un peu enfantine, ou, du  
moins, rien n'est antimusical, et certains  
poèmes d'ordre composite et traversés  
d'incidents multiples, sans ombre de  
lyrisme, je choisis, sans hésitation, la  
fiction trop naïve.

La partition de *Kérim* est la première  
œuvre dramatique d'un jeune musicien,  
instruit et bien doué, qui cherche à con-  
duire des scènes plus qu'à isoler des mor-  
ceaux et qui a le goût de la couleur. On  
sent parfois qu'il a travaillé à l'école de  
M. Massenet; mais, sans être fort original,  
son ouvrage est exempt de pastiche.  
Nous lui devons aussi cette justice, qu'il  
a tiré bon parti de plusieurs thèmes ca-  
ractéristiques ou *leitmotive*, dont le  
principal n'est pas sans rappeler le thème  
du serment de *Lohengrin*. Mais, somme  
toute, ces trois actes — d'ailleurs très  
courts — attestent de bonnes tendances  
et ne sont pas sans agrément.

Malheureusement, l'exécution, au Châ-  
teau-d'Eau, est, de tout point, pitoyable.  
Le plus fier chef-d'œuvre sortirait meur-  
tri d'une pareille interprétation. Il faut  
plaindre les jeunes compositeurs placés  
entre ces deux alternatives : garder leurs  
partitions en portefeuille ou les voir  
massacrer. La nécessité d'un vrai théâ-  
tre lyrique s'affirme de plus en plus.  
Mais on n'a pas le temps de s'occuper  
des choses sérieuses.